

LE

MONITEUR DE LA MODE.

MODES,

Renseignements divers, description des Toilettes.

Ainsi que nous l'avons annoncé, l'impulsion, donnée par le plus grand monde, s'est vivement propagée. Après un commencement de saison assez calme, on s'est mis à danser avec rage, avec frénésie, dans toutes les sphères et à tous les étages; et il n'y a jamais eu plus de fêtes que depuis que le carnaval est nominativement terminé.

Le même soir que le bal des Tuileries, auquel assistaient leurs Altesses Royales, les princes Albert-Frédéric-Charles et Adalbert de Prusse, les princes de Liechtenstein, Paskevitch, Ottajano, et divers autres éminents envoyés des souverains d'Europe, avait lieu, au faubourg Saint-Germain, un autre bal fort élégant, chez madame de Pontevès.

Puis, chez une riche et noble Anglaise, on faisait, au faubourg Saint-Honoré, de la musique italienne, tandis qu'une autre soirée avait lieu, place de la Madeleine, chez madame N..., née princesse V...

Puis, soirée et grand souper chez une illustration de l'Institut, chez madame Schickler, place Vendôme, chez le prince de Chimay, quai Malaquais, au ministère des affaires étrangères, et chez une foule de riches étrangers.

Le bal du samedi gras, chez le grand référendaire du Sénat, a été très nombreux (deux mille invitations avaient été envoyées). Les salons, transformés en véritables serres, avaient été tapissés de grillages ornés des fleurs grimpantes les plus rares et les plus éclatantes. Les toilettes laissaient peut-être quelque chose à désirer sous le rapport de la fraîcheur, ce qu'il fallait attribuer sans doute à la perspective du lendemain.

En effet, le bal des Tuileries, qui avait lieu le dimanche gras, était des plus brillants. On y a beaucoup remarqué la charmante madame de L..., dans sa robe de taffetas gris perle recouverte entièrement de larges volants d'application d'Angleterre, alternant avec des volants de taffetas. Peu de bijoux, pas de diamants, cette toilette semble bien ordinaire et n'appelait le regard par aucune excentricité; il n'en est aucun cependant qui pût se fixer sur elle sans plaisir, ni qui l'oubliait après l'avoir distinguée; c'est que la nuance douce de l'étoffe, le nuageux des dentelles, s'harmonisaient si bien avec le teint d'une éclatante blancheur, les grands yeux noirs, la taille svelte et élégante de la belle madame de L..., qu'en croyant admirer sa toilette, ce qu'on admirait surtout, c'est le charme qu'elle communique à tout ce qui l'entoure, et la grâce qu'elle prête à tout ce qu'elle porte.

Une toilette, très riche et très brillante au contraire et en même temps très originale, était portée par une princesse du Nord. Elle se composait d'une robe de moire d'argent et d'une coiffure également en argent, formée de boules, d'épis et de roseaux.

La grande préoccupation sociale du lundi gras était le bal du ministère d'État, pour lequel les invitations avaient été faites quinze jours à l'avance, afin qu'on pût se conformer à la recommandation qui y était jointe de venir en costume ou en domino. Cette recommandation a été scrupuleusement suivie; et les personnages les plus éminents se cachaient sous des déguisements gracieux, variés, exacts;

parmi lesquels les costumes orientaux dominaient surtout. Mais l'incident remarquable de cette soirée, c'est l'entrée de madame Charles Tascher de la Pagerie, femme du premier chambellan de l'Impératrice, qui est arrivée vers minuit dans la chaise à porteurs de madame de Maintenon, précédée d'un coureur et suivie d'une escorte de cavaliers en costumes civils et militaires du temps de Louis XV.

Chez M. et madame Mirès, un bal véritablement féerique vient d'être donné au monde politique et littéraire, dans le jardin de l'hôtel qui avait été transformé en salle de danse avec de véritables murs dorés et peints, et des plafonds décorés à fresques. Les maîtres de la maison ont fait avec beaucoup de bonne grâce les honneurs de leur palais enchanté!

Plus récemment, c'était chez un autre riche banquier M. St... On a admiré surtout une jeune fille en robe de tarlatane blanche à deux jupes, la première ornée d'une garniture à la vieille. Cette jeune fille était coiffée d'une natte de velours vert épinglé, mêlé de corail.

Une autre jeune fille portait une robe à seize volants découpés, surmontés chacun d'une petite ruche semblable. Ses beaux cheveux noirs, en bandeaux par devant et en coques par derrière, étaient retenus par un peigne de corail sans aucun autre ornement.

Madame X..., nouvellement mariée, avait une robe de tulle blanc à trois volants, surmontés de ruches de taffetas bleu découpé et recouverts d'autres volants de dentelle, et à quilles de roses thé et de fuchsia. Le fichu analogue, et la coiffure composée d'une résille de velours bleu ornée de roses thé sur le côté gauche, et attachée par des épingles de perles blanches.

La jolie madame de N... avait une robe de taffetas blanc recouverte de quatre bouillons égaux en crêpe blanc séparés par des velours cerise. La seconde jupe, longue, relevée jusqu'à la ceinture par des agrafes de velours cerise et des fleurs à chaque encoignure.

Une autre personne avait une jupe plate à dents, garnie de quatre rangs de dentelles noires et blanches et à quilles de velours cerise. Une coiffure en plumes blanches, velours rouge et galon d'or.

Madame H..., une robe mauve à volants de points d'Alençon et guirlande de narcisses et feuillage.

Madame J..., une robe blanche formant tonique à volants de points d'Alençon de la plus grande beauté, et ornée de pavots cerises.

Madame de M..., une robe à bouillons de blonde séparés par une haute blonde. La tunique bordée d'une blonde et relevée de chaque côté par des flots de rubans roses. Les cheveux simplement tournés, relevés par un beau peigne et un seul bouton de rose piqué dans l'un des bandeaux.

La comédie de société fait fureur en ce moment. On jouait, ces jours-ci, chez de très aimables maîtres de maison, une scène de madame Roger de Beauvoir, dont le succès a été complet.

Maintenant les affiches de concerts se multiplient, et chaque jour aussi se célèbrent des mariages importants:

Dernièrement, l'église Saint-Eugène était remplie par un public élégant et choisi, venu de tous les points de Paris pour assister à celui de M. C..., secrétaire général d'un de nos principaux ministères, avec mademoiselle V... La mariée avait une robe de moire antique blanche toute recouverte de ruches de tulle. Cette robe, très montante, était ornée, sur les épaules, d'une berthe formée de ruches. La

coiffure, toute en fleurs d'oranger, accompagnait bien les légères boucles de cheveux blonds de mademoiselle V...

Quelques jours auparavant avait eu lieu, à Saint-Roch, en très grande pompe, le mariage d'une belle et riche créole de Bourbon avec un jeune officier de marine. La robe de la mariée était en satin blanc, toute recouverte de volants de points d'Angleterre surmontés de ruches de ruban, et la couronne ronde, en lilas et en fleurs d'oranger, était posée sur une coiffure à l'Impératrice. Madame de B..., mère de la mariée, avait une robe de moire antique verte, une pointe de velours garnie de très hauts volants de dentelle, et brodée de soie et de jais.

Ces dentelles, de même que celles de la mariée, avaient été choisies chez *Violard*, le fabricant par excellence. La belle barbe de blonde qui, avec un bouquet de plumes, ornait le chapeau de madame de B..., sortait également des riches magasins de la rue de Choiseul.

La robe de la jeune mademoiselle de B... était en velours ottoman vert, sa basquine longue en soie garnie de biais de velours, et son chapeau blanc en satin piqué orné d'un nœud de blonde sur la passe, et en dessous d'une petite touffe de boutons de roses placée à gauche.

Nous remarquons que la couleur verte paraît avoir, en ce moment, une certaine vogue pour les toilettes parées.

Le même soir, un grand bal réunissait un grand nombre d'illustrations et offrait un coup d'œil merveilleux. On remarquait beaucoup la belle veuve d'un amiral. Sa robe était en crêpe blanc à grands volants bordés de larges rubans de taffetas mauve et recouverts de haute dentelle noire à dents. Sa coiffure, composée de dentelle noire et de mauves, était toute constellée de brillants.

La mère de la mariée portait une robe de taffetas blanc avec d'énormes quilles en velours et taffetas bleu, toutes bordées de dentelle noire. Le devant de la robe était, du haut en bas, couvert de magnifiques volants alternés de dentelle noire, d'ancienne et magnifique angleterre, et le corsage de même en dentelle noire, angleterre et velours bleu. Une broche de diamants couvrait le corsage tout entier, depuis la draperie jusqu'à la pointe, et la coiffure était formée de plumes blanches trempées d'or et de diamants.

Une autre personne avait une robe de mousseline de l'Inde avec des chefs d'or, une magnifique parure de corail, et, comme coiffure, des nœuds de dentelle brodée d'or et des branches de corail.

Une autre encore, une robe de crêpe rose appliqué, avec des volants d'angleterre. Le corsage orné de diamants, et une coiffure composée de roses et de diamants montés en feuillage.

Enfin, deux jeunes belles-sœurs, véritables sœurs par le choix et par l'intimité, étaient mises moins élégamment et n'ont pas été cependant moins fêtées; car leur grâce modeste prête un charme infini à la moindre de leurs parures: L'une avait une robe en taffetas d'Italie blanc à trois grands volants bordés de larges velours ponceaux, le corsage orné de velours et d'angleterre, les manches en tulle bouillonné garni de même de velours et d'angleterre, une coiffure composée de velours ponceau, marabouts et grappes de petits glands d'or, accompagnant de beaux cheveux noirs et une pâleur mate qui se revêtit le soir d'un grand éclat et fait ressortir un magnifique regard.

L'autre jeune femme, plus rose et un peu blonde, avait une robe de taffetas à double jupe, fond blanc avec guirlandes Pompadour à petits boutons de roses et feuillage vert. Les jupes étaient garnies de velours de différents verts. Le corsage de velours semblables et de garnitures d'angleterre, et sa coiffure était en angleterre, feuillage vert et grappes de groseilles d'or.

Pusieurs des toilettes que nous venons de citer, étaient dues au talent de mademoiselle *Pauline Conter*, qui dirige avec tant d'habileté l'atelier de couture de la maison *Lhopiteau*.

Cette maison prépare, en ce moment, des burnous et des casaques en soie pour remplacer les vêtements de drap et de velours, et pour faire transition aux mantelets qui viendront un peu plus tard.

Elle a déjà créé plusieurs modèles de ces mantelets qui seront tous très élégants et très ornés, et parmi lesquels nous citerons surtout le mantelet *tulipe* et le mantelet à *médailles*, dont nous reparlerons dans quelque temps. Tous ces vêtements, burnous, pelisses ou mantelets, se garniront beaucoup de ruches de rubans et aussi de ruches de velours, ce qui sera une grande nouveauté. Pour jeunes filles, les mantelets se feront décolletés et à longs bouts attachant par derrière.

Pour accompagner les étoffes plus claires et les manches toujours larges, on invente mille combinaisons nouvelles, de la mousseline, de la broderie, du tulle et de la dentelle, qui ne se peuvent décrire, mais qui composent de ces ravissantes toilettes qu'il faut aller demander à la maison *Lhopiteau*, rue Vivienne, 39.

C'est à *M. Chapron* qu'il faut s'adresser pour avoir toujours le mouchoir approprié à chaque circonstance, depuis celui qui ne se compose presque que de dentelle ou bien d'entre-deux de broderie et de dentelle avec un riche volant, jusqu'au plus unis destinés à la toilette la plus simple et au négligé du matin.

La plupart des chapeaux qui se font maintenant sont en tulle mélangé de velours. Nous en avons vu de remarquablement jolis, 27 bis, rue de la Chaussée-d'Antin, chez madame *Camille Bayol*, dont le bon goût, servi par une rare finesse d'observation, est vivement apprécié par le monde élégant.

L'un de ces chapeaux était en tulle à pois blanc, avec biais de velours lilas. Un apprêt de dentelle s'abaisse en pointe sur le devant. Quatre pattes de dentelle grillage retombent sur le bavolet. Une plume lilas de deux tons orne le côté gauche, et les deux bouts de l'apprêt se nouent sous le menton.

Une capote en velours bleu de Chine: le bandeau et le fond en tulle, biais de velours bleu sur le fond, trois grosses roses de velours en arrière, point d'esprit au bord, larges brides blanches bordées de petits velours.

Pour les chapeaux comme pour les coiffures, le système des pointes retombant sur le front est assez adopté pour certaines physionomies auxquelles il sied très bien. La pointe se fait en dentelle ou en ruban. Ainsi, un bonnet de tulle ou de blonde, au lieu d'être garni tout autour ne l'est que des deux côtés; et le milieu est formé par un large ruban ou une fanchon de taffetas ou de dentelle noire dont les bouts s'arrondissent en larges brides.

Une des coiffures composées par madame *Camille Bayol*, est une barbe de blonde en pointe très aiguë et retombant ainsi sur le front. Les bouts de la barbe rejetés très en arrière sont ornés en dessous de fleurs de géranium rouge et de grappes de framboises en or avec longues trainasses d'herbes. Un nœud de velours ponceau placée en dessous du chignon complète cette coiffure.

Puis, dans un genre tout opposé, celui des cache-peignes, qui ne convient pas à un moins grand nombre de personnes: Un gros nœud de tulle avec feuillage brillanté, deux barrettes en velours vert sur le front, des pampres en bruyère qui courent en arrière sur les larges barbes, et un bouquet de violettes à gauche avec feuillage de houx mélangé de bruyère. Ou encore, trois coques apprêt en carré, barbes ornées de dentelle, deux coquelicots de côté.

Puis la coiffure résille, composée de carreaux de velours vert tendre, d'une grosse perle d'or sur chaque croix, et de large feuillage vert retombant sur les épaules entremêlé de guirlandes de perles d'or.

Ou bien encore: Un grillage de velours noir avec une haute dentelle tout autour; un nœud de velours à gauche et une branche de roses à droite;

Pour les coiffures de fleurs, deux genres bien différent

se trouvent aussi en présence, et nous en avons vu de charmants échantillons chez madame *Aimée-Peyrot*. Les unes toutes rondes par exemple en bluets bleu de lumière avec épis d'argent croisés sur le front en formé de diadème, ou bien en feuillage vert Isly et feuilles de gaze blanche veinée d'or, tulipes d'eau et pensées.

Les autres forment un très mince cordon sur le front et retombant très en arrière en grappes longues et touffues. Ainsi un cordon en arbusier, avec grappes vertes violettes et or.

Le luxe des appartements marche nécessairement de pair avec celui des toilettes, et, aux approches du printemps surtout, on éprouve le besoin de mettre son intérieur en rapport avec la nature rajeunie. Aussi la maison *Desvignes, Rives et comp.*, réserve-t-elle pour cette époque de l'année ses plus irrésistibles séductions. Les paysages sur toiles perses sont des chefs d'œuvres qu'il faudrait aller visiter à titre d'objet d'art, et les autres étoffes perses, de dessins et de nuances variés, sont admirables de goût et de fraîcheur. Une nouveauté charmante de la maison *Desvignes, Rives et comp.*, est la catelane, reps de coton, sans envers, à rayures et guirlandes en travers, genre moresque.

En attendant les petits mantelets qui se noueront derrière, les petites filles portent, comme les petits garçons, pour vêtements de dessus, des talmas assortis à leurs robes. Beaucoup d'entre elles sont vouées au blanc, et la fille d'une amie est venue nous visiter, ces jours-ci, dans une si charmante toilette que nous voulons la détailler ici : Elle se composait d'une robe de cachemire blanc avec talma assorti. Le bas de la robe et le tour du talma étaient garnis d'un large biais de taffetas blanc brodé en soutache.

Le chapeau, en satin piqué blanc, était garni d'un biais de velours, et orné sur le côté gauche d'une patte de satin et de velours négligemment nouée, et d'une petite plume blanche garnissant aussi le dessous. Comme chaussure, de souliers de peau blanche brodée et des guêtres de taffetas blanc.

Cette toilette toute entière, nous a dit notre petite amie, venait de la maison *Thorel, à Saint-Augustin*, de même que celle de M. Jules, son frère, âgé de deux ans et demi, qui se compose d'un paletot de cachemire bleu orné de velours, du talma assorti et d'un toquet Henri III en velours bleu orné d'une plume d'autruche et d'une boucle de jais.

Qu'il s'agisse de toilettes de bal, de corbeilles de mariage, de mobiliers, ou de quelque objet de fantaisie que ce soit, nous ne saurions trop recommander à nos lectrices éloignées de Paris, la maison de commission *Lassalle et comp.*, rue Louis-le-Grand, 37, dont l'intelligence et l'exactitude ont fait depuis longtemps pénétrer le nom jusque dans les contrées les plus éloignées.

Le bal annuel, au profit de la caisse des secours et des pensions des artistes dramatiques, aura lieu le 6 mars dans la salle du théâtre impérial de l'Opéra-Comique. Ce bal, dont les dames patronnesses sont choisies parmi les plus belles, les plus célèbres et les plus charitables artistes des théâtres de Paris, promet d'être un des plus splendides de la saison.

Mme Marie DE FRIBERG.

Nous avons reçu de nombreuses demandes pour publier une toilette de communiant dans les premiers jours de mars. Ces demandes sont motivées sur ce que dans beaucoup de pays les premières communions se font à la fin de mars.

Nous publierons encore une autre toilette de communiant en avril pour les pays où cette pieuse cérémonie n'a lieu qu'en mai.

Nous recommandons la maison de madame Claire, rue de la Bourse, 3, pour les bonnets, coiffures et fantaisies. Modèles gracieux et nouveaux pour les maisons de gros et les commissionnaires.

GRAVURE DE MÔDES N° 522.

TOILETTE DE VILLE. — *Chapeau en velours groseille des Alpes, orné de blonde noire et de deux plumes noires frisées.*

Ce chapeau en velours plain est tout uni sans aucun autre ornement qu'une touffe de deux plumes noires posées tout à fait sur le côté.

Deux blondes noires, de 6 à 7 centimètres, sont cousues bord à bord et garnissent la passe. L'une retombe en voilette, l'autre se rejette sur la passe.

Le bavolet, qui est tout uni, a pour seul ornement une blonde cousue au bord.

Un bandeau de velours garnit le dessous.

Une ruhe de blonde blanche accompagne les joues.

Robe en taffetas ornée de dentelle noire.

Corsage montant taillé en droit fil ; sur le devant se trouvent deux dentelles froncées, posées de chaque côté et se réunissant au milieu. Il y en a quatre rangs légèrement froncés au bord de l'encolure.

La ceinture en ruban gros grain est taillée de manière à former deux pointes devant, celle du haut légèrement arrondie, celle du bas pointue. Cette ceinture, haute de 3 centimètres sur les côtés, en a 7 devant, d'une pointe à l'autre ; elle est bordée des deux côtés par un petit picot de dentelle noire.

Les manches se composent de deux volants à plis doubles derrière, bordés chacun de quatre rangs de dentelle noire posés deux en haut, deux en bas, et froncés à leur jonction.

La jupe à plis creux est garnie de deux grands volants ornés, comme les manches, de dentelle froncée.

La garniture qui fait tête au premier volant a 5 centimètres de largeur, celle du bas de ce volant en a 8, et celle du deuxième volant en a 10.

Une petite dentelle blanche forme chemisette au cou.

Les sous-manches sont en tulle blanc, formant un gros bouffant, retenues sous un poignet plat garni d'une dentelle ; dans le bouffant sont semés de petits nœuds de ruban, entourés d'un petit froncé de dentelle formant cocarde.

TOILETTE DE COMMUNIANTE. — *Petit bonnet garni d'une ruhe en tulle illusion avec bride en ruban de taffetas n° 12.*

Robe en mousseline claire, ornée d'entre-deux en mousseline brodée.

Corsage montant froncé à la vierge.

Robe à double jupe, garnie de chaque côté d'un plissé en mousseline à tout petits plis encadrés par deux entre-deux brodés formant quilles de chaque côté.

Le bas de la tunique est sans ourlet et bordé d'une petite dentelle picot.

La jupe longue est terminée en guise d'ourlet par seize rangs de petits plis, surmontés d'un entre-deux brodé.

Les entre-deux ont 4 centimètres de largeur ; les plissés ont 15 centimètres dans le bas et meurent à rien dans le haut.

La tunique laisse voir 7 centimètres de la partie unie de la jupe qui est garnie par une hauteur de 15 centimètres.

La manche froncée, les deux rangs à l'épaulette, est ample et longue ; elle se termine au bas sur un poignet composé de trois entre-deux brodés séparés par de petits plis.

Le voile, sans ourlet, est bordé d'un picot en dentelle ; il est double sur la tête de manière à former un deuxième voile qui retombe derrière ; par ce moyen les jeunes communiantes peuvent se voiler le visage sans déplacer le grand voile.

Les deux tombants du voile sont taillés en rond derrière, de manière à accompagner le rond de la jupe.

PLANCHE DE DÉTAILS.

N° 1. Coiffure de mariée. Les bandeaux sont roulés devant, retenus par une natte qui va rejoindre derrière une longue coque fixée par un peigne d'écaille. Couronne de jacinthes, de jasmin et de bruyères blanches. Voile d'Angleterre, retenu sous le peigne.

N° 2. Autre coiffure de mariée, également à bandeaux bouffants. Le nœud des cheveux est composé de plusieurs coques entrelacées. Coiffure en branches de lilas blanc de la maison *Perrot et Petit*. Peigne à galerie de perles. Voile en tulle illusion, couvrant tout le dessus de la tête.

N° 3. Bonnet du matin, garni de haute valenciennes, ayant sur le dessus du devant une petite ruhe de valenciennes, dans

laquelle sont posés quelques rubans n° 4. Gros nœuds de taffetas sur les côtés, et chou de rubans avec longs bouts derrière.

N° 4. Bonnet *chinoïis*, pour diner. Devant garni de ruches de tulle de soie, rehaussé de blonde et semé de petites coques en velours cerise, ayant à chaque extrémité un pendant de jais. Le fond est en velours bouillonné.

N° 5. Bonnet d'intérieur. A chaque joue sont trois ruches de blonde; l'ornement du dessus se compose d'un large ruban bordé d'un plissé en ruban n° 4; vers le milieu du ruban on fait une pointe très allongée pour donner au bonnet la forme Marie-Stuart. Ce même ruban doit former les brides. Le fond est en tulle illusion bouillonné, séparé par des petits velours formant quadrille.

N° 6. Fichu à patte, garni d'une haute dentelle et d'un bouillonné en tulle broderie application, avec ruban passé à l'intérieur. Sur cette garniture on pose plusieurs petits nœuds; le fond se fait en tulle broderie application.

N° 7. Col composé d'un bouillonné de mousseline, avec petits rubans de distance en distance figurant des *crevés*; valenciennes pour garniture.

N° 8. Manches assorties au fichu n° 6. En haut, bouillon de tulle brodé en application, avec semé de nœuds; volant de haute dentelle en bas; dessous cette dentelle se trouve un autre volant de tulle broderie application, garni au bord d'un bouillon, avec ruban passé à l'intérieur et semé dessus de nœuds.

A partir du gros nœud la manche est ouverte.

N° 9. Manche assortie au col n° 7. Cette manche est composée d'un gros bouillon mousseline, avec rubans figurant *crevés*; à la tête de ce bouillon, petit volant mousseline, rehaussé de valenciennes; en bas, haut volant même étoffe, garni de valenciennes; sur la couture se trouve un petit bouillon mousseline, avec rubans de distance en distance. Cette manche doit être ouverte à partir de la seconde garniture.

SOUS-JUPES ACIER TAVERNIER.

Aujourd'hui, la crinoline, ou pour mieux dire, l'accompagnement quelconque de la toilette qu'on désigne sous ce nom générique, a pris l'importance d'une véritable *question*. Les poètes, les écrivains, les caricaturistes ont combattu la crinoline avec une verve liévreuse et étincelante. Bien plus, cette invention frivole a eu l'honneur d'être interpellée du haut de la tribune comme Catilina, et anathématisée comme Luther du haut de la chaire catholique. Que la crinoline soit balayée de la face du monde, voilà qui est au mieux; mais par quoi la remplacer? Cette simple question eût sans doute embarrassé bien fort les orateurs et les philosophes qui ont lancé sur le frêle tissu tant de foudres éloquentes. La réponse est venue pourtant, mais elle est venue de l'industrie, de l'industrie qui marche et qui enfante toujours, sans que rien puisse décourager sa force créatrice.

En fait de toilette, où est le bon sens? Avec les fourreaux du premier Empire, collés sur le corps comme les robes d'écarlate du XII^e siècle, avec les tuniques flottantes de la Grèce héroïque faites pour des femmes idéales, ou avec les exagérations toutes modernes si justement critiquées? Il faudrait être de bien mauvaise foi pour ne pas admettre *a priori* que les vêtements étroits, exclusifs de toute grâce, ne s'accordent ni avec nos mœurs, ni avec nos mobiliers, ni avec la qualité de nos étoffes. Nécessairement, il faut que l'habit féminin soit soutenu, accompagné, étayé; mais dans quelle proportion et par quel système? Là est la question, dit Hamlet. Où sera le recours des satins, des taffetas, des popelines, des gazes, des soies légères et de toutes nos charmantes faufreluches? La tournure Oudinot était grotesque; les huit ou dix jupons blancs empesés, si lourds à porter, si dangereux au point de vue hygiénique, représentent une dépense impossible et insensée. Que dire de tant d'inventions dont les unes, comme les cages à poulets et les tournures d'osier, suppriment toute liberté, même relative, dont les autres, comme les cages d'acier, exposent la vie même des femmes élégantes à la descente

des escaliers et des voitures? de celles enfin qui empêchaient les dames de s'asseoir et les faisaient se dresser comme poussées par un ressort?

La sous-jupe acier Tavernier est le véritable triomphe du bon sens et de l'éclectisme; elle a su éviter tous les excès et tous les défauts des modes qui l'ont précédée; elle sera une date dans l'histoire de la toilette. Souple comme ces invisibles cottes de mailles des Médicis, elle se prête comme elles à tous les mouvements; loin de les empêcher, elle en arrête et en régularise la grâce. Il n'y a pas à craindre que ce tissu docile se porte d'un seul côté, ou grossisse devant, ou ballonne les robes, ou ne se remette pas lorsqu'on se relève, défauts si habituels à toute la famille des cages et des crinolines. Enfin la création de M. Tavernier n'assure pas seulement l'élégance de l'allure et l'harmonie des gestes et de la démarche: sa supériorité éclate encore au point de vue de ces deux grandes préoccupations actuelles l'hygiène et l'économie. La sous-jupe, qui a l'inappréciable mérite d'être en linges, suffit toute seule en été, et en hiver avec un seul jupon. Une seule garniture peut servir à cinq ou six sous-jupes, ce qui rend la dépense extrêmement minime. Ainsi, tout est ménagé, tout est prévu, M. Tavernier n'a peut-être qu'un seul tort, un tort immense, il faut bien le reconnaître: celui d'avoir trop raison. Espérons que ce vice capital ne l'empêchera pas de réussir dans un pays où, en somme, le bon sens finit toujours par triompher.

S'il fallait une consécration décisive à la sous-jupe Tavernier, les concurrences déloyales, les sottises imitations et les contrefaçons maladroites la lui ont amplement donnée. Ne pouvant faire pareil, le servile troupeau des imitateurs a nécessairement fait pis, et, si quelqu'un achète encore leurs essais informes, c'est uniquement par ignorance. Le serpent de l'envie usera ses petites dents sur la nouvelle sous-jupe, si souple et si malléable toujours; à ce moment-là seulement, on s'apercevra qu'elle est en acier.

Madame Marie DE FRIBERG.

Nouvelle Eau dentifrice du docteur G. T.

Composée par un médecin distingué pour l'usage spécial de sa famille, elle n'a été mise que récemment dans le commerce, après une longue expérimentation et pour répondre au vœu réitéré de ses nombreux amis.

Cette eau, des plus agréables pour les soins habituels de la bouche, raffermi et colore les gencives, qu'elle maintient dans un parfait état de santé. Son emploi journalier comme eau de toilette (10 gouttes environ dans un demi-verre d'eau tiède) est un puissant préservatif contre les maux de dents, et introduite pure dans une dent malade, à l'aide d'un morceau de coton ou de ouate, elle arrête instantanément la douleur.

Cette propriété merveilleuse, et souvent constatée par nous, ne doit pas cependant lui nuire auprès des personnes qui craindraient de paraître se servir d'un remède, car elle ne l'empêche nullement d'être en même temps et tout simplement un des plus excellents produits de la parfumerie moderne.

Elle se trouve à Paris chez :

Madame Legaré-Imbert, 25, rue Saint-Louis-en-l'Île.

M. Leroy, pharmacien, 43, rue d'Antin.

On peut aussi s'en procurer en écrivant sans affranchir à madame Louis T., 50, rue de Paradis-Poissonnière.





Les Gâteaux, 56, r. Fontaine-au-ros.

3. 58

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Coiffure de Mariée de Sergent fils, r. St. Augustin, 58.
 Bonnets de Lingerie de la Maison Colas, Rue Vivienne, 47.

Mars 1858



... à un tel sentiment
 de sa part, et occupé
 de la prière de sa position
 de plus se relâcher son
 cœur penché. Il est croyable
 que dans certains, il peut
 se manifester entièrement
 comme un prodige.
 Mais, il se verra que par
 l'usage des lettres de M.
 de la commission. L'ex
 ercice de ce petit roman
 est de. Comme il avait sa
 compagnie, tout près de
 de son cœur, de son
 esprit, et il s'aperçut par
 exemple: c'était pour lui
 de son les vices vulgaires
 de son.
 de l'âme. Thérèse ne s'ap
 perçut point, comme le
 fait de l'implorer. Ce jés
 uite, dans quelques années
 de son exécution comme
 de son âme et solitaire
 de son. Il arriva encore
 de son de l'âme tout son
 de son, qui était à peine entre
 de son son circonstance
 de son, et qui répondait
 de son, qu'il se trouvait et de

MIGNON.

(Voyez le numéro précédent).

XI.

LE PARDON.



M AURICE de Terrenoire, trop consciencieux pour que les préoccupations du cœur lui fissent oublier le devoir, se livrait avec ardeur à ses travaux. Il adressait au ministre le résultat de ses études en Toscane et en Lombardie, et il recevait des témoignages de satisfaction qui auraient flatté son

amour-propre, si un tel sentiment avait pu prendre place dans un cœur tout occupé des autres. Il ne trouvait dans le progrès de sa position qu'une faible espérance de plus de rattacher son avenir à celle qui occupait toute sa pensée. Il entrevoyait l'heureux jour où, ses travaux étant terminés, il pourrait rentrer en France et se consacrer entièrement aux êtres qu'il avait pour mission de protéger.

En attendant, il ne vivait que par les nouvelles de France. Il fallait que les lettres de M. Renard fussent de plus en plus circonstanciées. L'excellent et officieux notaire s'amusait de ce petit roman qu'il rêvait de mener à bonne fin. Comme il avait sa maison de campagne à Fourqueux, tout près de Saint-Germain, il était à portée de tout savoir, de tout vérifier par de fréquentes visites, et il n'épargnait pas les détails dans sa correspondance; c'était pour lui une distraction charmante après les soins vulgaires et prosaïques de son étude de notaire.

Dans ses lettres, Thérèse ne s'appelait plus que Mignon; il avait adopté, comme tout le monde, le nouveau nom de l'orpheline. Ce joli nom, si doux à prononcer, faisait quelquefois sourire le grave Maurice; ce nom se présentait encore sous sa plume, pendant ses études arides et solitaires, et peut-être dans son sommeil il errait encore sur ses lèvres. La belle figure de Mignon était son idéal. C'était ce but incertain, qui même à peine entrevu donne tant de courage.

Il y avait surtout une circonstance qui lui paraissait si providentielle, et qui répondait si bien à ses plus chers désirs, qu'il en était ému et charmé. Il savait,

par les lettres de M. Renard (véritable journal du couvent), que Mignon était devenue la jeune mère de Graziella, et que, sous l'heureuse influence d'une amitié si tendre, le goût de la petite muette pour la sculpture s'était développé. Quels beaux rêves passaient quelquefois devant ses yeux pendant ses longues heures de solitude! Comme il se félicitait d'avoir sauvé intact l'atelier de Marx! Il croyait voir la douce Mignon ramenant un jour par la main la pauvre petite dans l'atelier de son père et lui assurant une existence doublement protégée, car peut-être il serait là lui-même. Son imagination se perdait dans ces séduisantes perspectives de l'inconnu.

Il ne pouvait garder plus longtemps le silence. Il voulait préparer Mignon à son retour, mais il craignait de ne pas dire assez ou de trop dire. Il déchira plusieurs lettres dans lesquelles ses sentiments se laissaient trop voir. Parler de Mignon, cela lui était-il permis? Parler de lui-même, cela intéresserait-il Mignon? Graziella lui parut fournir un excellent prétexte pour sa correspondance; et Mignon, par l'entremise de M. Renard, reçut un jour, en présence de la supérieure, une lettre datée de Florence.

La vue de cette lettre fut pour Mignon l'événement le plus important de sa vie de couvent. La supérieure la vit rougir; puis Mignon devint pâle comme un linge et fut obligée de s'asseoir; elle ne fut pas maîtresse de cette première impression, mais elle reprit bientôt tout son courage.

— Quoi de plus simple? se dit-elle, en tâchant de se raisonner. C'est l'ami auquel mon père m'a recommandée qui m'écrit, après plus d'un an, pour demander de mes nouvelles, et peut-être pour me parler d'affaires. Il ne peut, y avoir entre nous aucun autre rapport; son silence m'a assez témoigné son indifférence, et puis tout nous sépare. Pourquoi donc serais-je plus émue de cette lettre que de toute autre? Et, reprenant sa fermeté, elle ouvrit la lettre et lut ces lignes :

« Ma chère cousine Thérèse, vous ne pouvez attribuer à l'indifférence ou à l'oubli le silence que j'ai gardé. Si un sentiment de respect m'imposait cette réserve, croyez du moins, je vous en prie, que votre bon père, en vous recommandant à mes soins, a donné sa confiance à un cœur sincère.

» J'ai pleuré avec vous celui que nous avons perdu, je me suis promis de consacrer ma vie à le remplacer; et, retenu ici par le devoir, je n'ai cessé, j'espère que notre amitié me le permet, je n'ai cessé de m'occuper de vous. Un ami dévoué m'a fait savoir tout ce que vous aviez à souffrir dans la maison paternelle; de loin je veillais encore sur vous. C'est pour vous soustraire à ce martyre que, par des moyens détournés, j'ai amené votre belle-mère à vouloir elle-même vous conduire dans un couvent où j'espérais que vous seriez heureuse. Me pardonnez-vous d'avoir ainsi disposé de vous?

» Avec quel bonheur j'ai appris que vous êtes chérie dans cet asile! rien ne m'est inconnu de ce qui vous occupe. Mignon, laissez-moi vous donner ce doux nom que vous donnent ceux qui vous aiment, ce nom qui vous fera oublier le temps où vous avez tant souffert. Permettez-moi d'être votre conseil, votre frère et votre appui. Voulez-vous me donner votre confiance,

Mignon? Nous trouverons peut-être dans nos souvenirs des jours moins amers. Et puis n'avons-nous pas déjà un autre lien que nos souvenirs! Nos cœurs se sont réunis, sans que vous le sachiez, pour adoucir une grande douleur.

» Oui, c'est une joie bien pure que j'ai ressentie loin de vous, en apprenant que votre tendresse s'était portée comme par un instinct de notre amitié sur le petit être abandonné qui souffrait près de vous. Le père de Graziella était mon intime ami; il a succombé avant de recueillir le fruit de son talent et de ses travaux. Quand j'ai connu le malheur de cette famille, j'ai voulu au moins protéger et sauver cette pauvre enfant. C'est par mes soins qu'elle est élevée au couvent des Augustines.

» Comprenez-vous ma joie, Mignon, lorsque j'ai appris que votre douce amitié avait triomphé de son indifférence et de son apathie apparente et que sa vocation d'artiste s'était révélée et développée par vos soins? Vous êtes maintenant mon associée dans cette bonne œuvre à laquelle vous avez contribué bien plus que moi. N'aurons-nous pas quelque bonheur à nous occuper ensemble de notre petite muette? Je lui réserve à mon retour une surprise qui vous plaira, j'en suis sûr.

» Quelle bonne inspiration m'a porté à réunir dans le même asile les deux êtres que j'ai le plus à cœur de protéger! Je ne pouvais appeler votre amitié sur Graziella; mais ne trouvez-vous pas, Mignon, quelque chose de providentiel dans cette affection qui nous attache tous les deux à cette petite créature?

» Aujourd'hui, Mignon, je suis bien sûr de m'adresser à votre cœur; je ne vous parle que de la chère enfant que vous avez adoptée. Je suis sûr de vous toucher. Gardez-moi-la bien; j'espère être bientôt de retour, et je vous dirai tous mes projets. Vous vous réjouirez avec moi du bien que nous pouvons encore faire.

» Comme vous seriez bonne si vous vouliez bien me répondre quelques lignes! ne serait-ce que pour me dire que vous vous souvenez encore de notre amitié et que notre petite protégée sera à nous deux.

» Croyez bien à l'inaltérable attachement de votre ami dévoué,

» MAURICE DE TERRENOIRE. »

Mignon relut deux ou trois fois avant de bien comprendre. Il lui semblait qu'elle avait passé quelque chose dans une trop rapide lecture. Elle s'assura que Maurice, dans cette longue lettre, ne lui disait pas un mot de son mariage. Elle fut surprise de ce silence sur un changement si important dans la vie de Maurice. Ce fut pour elle un grave sujet de méditation; puis elle voulut chasser cette idée et toutes celles que son imagination lui fournissait à la suite. Elle ne voulut voir dans cette lettre que ce qui s'y trouvait : l'assurance d'un sincère attachement et la preuve d'un cœur généreux.

Elle ressentit une joie bien vive en apprenant que Graziella était comme l'enfant adoptive de Maurice. Elle admira le hasard heureux qui avait porté son cœur du côté de cette infortunée. Graziella lui en devint plus chère, et l'enfant ne comprenait pas pourquoi elle était embrassée plus tendrement qu'à l'ordinaire.

Elle fut tout émue aussi de savoir que Maurice était tenu presque jour par jour au courant de ses occupations. Elle aimait à se sentir sous son influence et presque en sa puissance. Mais elle ne pouvait comprendre comment Maurice avait pu diriger de loin sa belle-mère dans le choix d'un couvent; car elle savait bien, dans le fond de son cœur, ce qui l'avait décidée, elle, à y chercher un refuge.

Sa pensée se reportait alors sur cette lettre imprimée qui s'était trouvée un jour sous ses yeux, et elle n'en avait pas oublié une ligne. Elle en venait quelquefois à douter de ce qu'elle avait vu, et elle se croyait sous l'influence de quelque illusion. Mais elle ne voulut pas s'abandonner à ces incertitudes; elle en détourna son esprit par la force de sa volonté et rêva seulement aux projets de Maurice sur Graziella, à cette surprise qu'il se proposait de lui faire et à laquelle elle devait, elle Mignon, prendre part. C'était pour elle aussi un but dans la vie. Elle attendit avec quelque impatience le retour de Maurice. Elle sentait bien qu'elle ne pouvait se dispenser de lui répondre, et, malgré tout le naturel qu'elle mettait dans ses moindres actions, ce ne fut pas sans quelque embarras qu'elle traça les lignes suivantes :

« Votre silence m'était pénible, mais je ne pouvais



Mignon relut deux ou trois fois avant de bien comprendre.

ses fins avait de bien...
 elle avait passé quelque
 e lecture. Elle s'amusait
 lettre, se lui disait que
 fut surprise de ce silence
 tout dans la vie de l'homme
 grave sujet de méditation,
 e idées et lentes celles que
 essai à la suite. Elle se
 que ce qu'il y avait
 chement et la preuve en

 n'arrive en apprenant que
 est adoptive de Maurice
 ceux qui sont partis en
 amie. Graciosa lui en dit
 plus chère et
 l'aimait, se con-
 prouvait pas que
 que elle lui
 contenance plus
 tendresse qui
 l'ordinaire.
 Elle lui fut
 étonnée aussi de sa
 voir que Maurice
 était venu presque
 jour par jour à
 conversations in-
 cessantes. Elle
 aimait à se entre-
 tenir avec son tuteur
 et presque en sa
 présence. Mais
 elle ne pouvait
 comprendre com-
 ment Maurice ve-
 nait pu diriger de
 son sa belle-mère
 dans le choix d'un
 conseil; car elle
 savait bien, dans
 le fond de son
 cœur, ce qui li-
 vait décidé, elle
 à y chercher un
 refuge.

 vers sur cette lettre rap-
 porter sous ses yeux, et de
 suite. Elle en avait quel-
 que chose à dire, et elle se
 pencha vers lui. Mais de
 ces conversations, elle ne
 tire de sa vie et de son
 avenir sur Graciosa, à côté
 de lui faire et à l'appeler
 rendre part. C'était pour
 elle. Elle attendait avec que-
 l'attente. Elle attendait les
 ser de lui répondre, et
 de ment dans ses ma-
 sans quelque raison
 nées:
 table, mais je ne pou-



13. *Julie Davico*

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue Richelieu, 92.

Écolottes de la M^{lle} R. Lhopiteau (Robes de l'australie) Modes d'Alexandrine, Fleurs de Camille
Duchateau, S^{te} Anne, Châles des Augustins de Persan, de Richelieu, 78, Rubans et Tissus, etc.
à la ville de Lyon, r. Chaussée d'Antin, 6, Dentelles de G. Niolard, Mouchoirs de Chapron, Parfums de Legrand,
6^{te} de S. M. l'Empereur et des Cours étrangères, Clèves pour, Amal. de Desvignes Rives et C^{ie}
et Richelieu, 102, Envoi de la Maison de Commission Lassalle et C^{ie}.

Entered at Stationers' Hall.

LONDON at the Monitor Office, 25, Great Street, Soho, NEW-YORK, Platts & C^o General Agents.

MAJOR 1^{er} de la Croix

... en mauvaise
... mon bon père
... j'ai supposé que
... le regret de ne
... que vous touché; ca
... si le vous sa de
... Coriella depuis
... elle lui des
... son bon amour
... enfant. Je ne
... que vous n'avez chose
... que, pour elle
... que, c'est vous que
...
... y voit bien que
... sous ce nom
... Il me semble que
... c'est près de
... qui est po
... à devr les ent
... son être utile. Pais
... ne se me rappelle
... y a à pas été he
... donner la permis
... sur un cons
... à me sincère an
... P.S. Le non de Your
... mon bon père.
... en recevant cette
... les des fois pour
... que n'y érit
... en lui
... a l'ai r
... de ce q
... des rix ni de
...
... que j'ai l'amitié
... que, depuis qu
... lui tout chère.
... de la confid
... pendant de le
... Meun par
... se me dans un
... lui trouver un re
... interprété ses m
... vous lui inspirer
... le content aux ta
... de ses préoccup
... ses affaires en
... de la Lombardie, il e
... Toutefois le post
... la plus même pensée
... venant toujours
... est le dernier
...
... Meun, livré à s
... et alors sur ce
... sur la direction
... Gouverneur a-l-él
... ne représentant bien d'e
... la vie lui rapp
... m'indier? Non, cette
... de cette femme
... d'une enfant q

le prendre en mauvaise part, je savais bien que par amitié pour mon bon père vous n'oublieriez pas Mignon. Mais j'ai supposé que vous étiez occupé d'autres soins, et j'ai regretté de ne pas être tenue au courant de ce qui vous touche; car vous ne me dites rien, Maurice, ni de vous ni de votre intérieur. J'aime encore plus Graziella depuis que je sais qu'elle vous intéresse; elle fait des progrès sensibles, et je serai heureuse de m'associer aux surprises que vous ménagez à cette chère enfant. Je me trouve si bien dans la maison que vous m'avez choisie, que j'espère y rester toujours; mais, pour obéir aux derniers vœux de mon père, c'est vous que je dois consulter en toutes choses.

» Oui, je veux bien que vous m'appeliez Mignon, je commence sous ce nom une nouvelle vie. J'ai bien réfléchi. Il me semble que j'aimerais à passer mes jours dans ce couvent près de madame Thérèse, notre digne supérieure, qui est pour moi comme une mère; je l'aiderais à élever les enfants, et je pourrais peut-être encore être utile. Puisqu'on m'a séparée de mes sœurs, rien ne me rappelle dans le monde où, vous le savez, je n'ai pas été heureuse; mais il faut que vous m'en donniez la permission, car j'aime à compter sur vous comme sur un conseil, un frère et un appui.

» Croyez à ma sincère amitié.

» P. S. Le nom de Maurice est le dernier mot que m'a adressé mon bon père. »

Maurice, en recevant cette lettre, fit comme Mignon. Il la relut bien des fois pour y chercher ce qui y était et surtout ce qui n'y était pas. Des sentiments bien divers s'éveillèrent en lui à cette lecture. Il aimait ce doux reproche : « *J'ai regretté de n'être pas tenue au courant de ce qui vous touche, car vous ne me dites rien ni de vous ni de votre intérieur.* »

Il voyait avec joie l'amitié de Mignon pour Graziella devenir plus vive, depuis qu'il lui avait fait savoir que cette enfant lui était chère.

Il était touché de la confiance que Mignon lui témoignait en promettant de le consulter en toute chose; mais pourquoi Mignon parlait-elle de se confiner pendant toute sa vie dans un couvent où il avait voulu seulement lui trouver un refuge passager? Avait-elle donc mal interprété ses intentions? Supposait-elle qu'il avait voulu lui inspirer le goût de la vie religieuse en la confiant aux dames Augustines? C'était là l'objet de ses préoccupations. Terminant donc promptement ses affaires en Toscane et dans quelques parties de la Lombardie, il eut hâte de se diriger vers la France. Toutefois le post-scriptum qui contient, dit-on, la plus intime pensée exprimée ou cachée dans une lettre, revenait toujours à sa mémoire : *Le nom de Maurice est le dernier mot que m'a adressé mon bon père!*

Laissons Maurice, livré à ses pensées, entreprendre son voyage, et allons voir ce qu'est devenue la maison Crèveœur sous la direction de la veuve.

Madame Crèveœur a-t-elle au moins retrouvé le calme en repoussant loin d'elle son inoffensive belle-fille, dont la vue lui rappelait trop tout ce qu'elle voulait oublier? Non, cette agitation venait de la nature même de cette femme impérieuse, et ce n'était pas l'absence d'une enfant qui pouvait la calmer.

Pour s'étourdir, elle se lança de plus en plus dans un train de vie du plus grand luxe. Elle écouta moins que jamais les représentations du prudent M. Renard. Elle crut trouver beaucoup d'amis en réunissant beaucoup de parasites; elle crut être du grand monde en voyant beaucoup de monde; elle crut faire oublier qu'elle vendait des étoffes en en portant de plus belles et de plus riches que toutes les femmes qui venaient s'amuser de ses prodigalités. Quant aux affaires, elle en laissait le soin à des commis, avec lesquels elle n'avait quelques rapports que pour leur demander sans cesse de nouvelles avances.

Pressée par des besoins d'argent, elle voulut emprunter, mais ne présenta pas des garanties suffisantes. Elle voulut vendre son hôtel ou son château; mais on lui exposa qu'elle ne pouvait disposer de ces biens. Cette résistance à ses volontés la révolta. Les gens d'affaires, d'ordinaire assez endurants dans leurs rapports, afin de ménager leur clientèle, finirent cependant par ne plus pouvoir supporter ses exigences. Il n'y eut que l'impassible M. Renard qui resta le dernier pour écouter ses imprécations et lui porter des consolations banales.

La vigoureuse santé de madame Crèveœur s'altéra dans des crises si excessives. Sa figure était pourpre; son sang brûlé lui montait à la tête et l'étouffait. Le médecin appelé ordonna en toute hâte un traitement énergique; elle résista à ses prescriptions. Le docteur se retira en faisant un profond salut et fut remplacé par un autre qui ne fut pas mieux écouté. Elle appelait ses gens sans motif et les congédiait avec impatience. Les femmes de chambre étaient sur les dents; aucune garde ne pouvait tenir près d'elle.

Qu'étaient devenus les amis assidus qui se pressaient dans son salon splendide? Où étaient les compagnons de ses plaisirs? Sa famille elle-même avait cessé de la voir. L'honnête M. Morin ne pouvait lui pardonner son ingratitude pour un homme de cœur et l'abandon dans lequel elle laissait sa belle-fille. Dans quel état était maintenant cette maison autrefois si prospère! Quel désordre, quelles querelles entre les gens de service! quel gaspillage! quel manque de surveillance pour les enfants! — Qui dirigera cette maison? qui donnera des ordres? qui réglera la dépense? Elle n'osait pas même avoir recours à la famille.

Un jour que l'état de la malade était plus exalté que jamais, le docteur se crut obligé de lui faire entendre, avec toutes les précautions possibles, qu'il serait peut-être temps de mettre ordre à sa conscience; il lui assura qu'elle n'était pas en danger, mais que les consolations de la religion lui donneraient peut-être quelque repos d'esprit.

— Un prêtre! s'écria-t-elle hors d'elle-même en se dressant sur son lit, à moi un prêtre! mais je ne veux pas mourir! Il faut que vous me sauviez; c'est trop facile de me renvoyer à un prêtre. N'êtes-vous pas payé pour me guérir, vous, docteur? Ne m'amenez pas un prêtre! j'en ai peur! j'en ai peur!

Elle était effrayante elle-même; elle retomba sans mouvement sur son lit. Oui, cette femme devait avoir peur, si elle pensait à toutes les ruines, à toutes les douleurs que son égoïsme avait accumulées autour d'elle. Elle ne voulait pas dire à un ministre du Seigneur l'état de son âme; mais le malheur commençait

à la vaincre, et dans le silence des nuits elle se trouvait en présence d'un témoin devant lequel il fallait bien tout confesser : c'était le spectre de la conscience. Dans l'état d'abandon où elle se trouvait, elle faisait alors un triste retour sur sa vie passée.

Elle se voyait heureuse jeune fille dans la maison de son père, puis gagnant par ses artifices le cœur d'un honnête homme, puis l'abreuvant de chagrins et de dégoûts par son égoïsme et son avidité, puis chassant de sa maison sa belle-fille qu'elle avait promis de protéger, puis négligeant ses propres enfants et conduisant toute sa maison à la ruine.

— Mon Dieu ! se disait-elle (car elle invoquait aussi Dieu, cette femme qui ne voulait pas voir le costume sombre d'un ministre de la religion), tout le monde m'abandonne. Qui me sauvera ? qui s'intéressera encore à moi ? qui s'occupera de mes petits enfants ? qui aura pitié de moi, Seigneur ?

Et une voix lui répondit du fond de son cœur qui n'était donc pas tout à fait changé en pierre, une voix lui répondit :

— Oui, tu le sais bien, il y a encore dans le monde un pauvre être auquel tu as fait bien du mal, que tu as abreuvé d'amertumes, que tu as séparé de ce qui lui restait de plus cher, que tu as chassé, dont tu as encore déchiré le cœur quand il a touché pour la dernière fois le seuil de ta maison ; et tu n'as qu'un mot à dire, tu le sais bien, pour que l'ange soit à ton chevet, aussi humble, aussi doux, aussi dévoué que jamais.

Le nom de cet ange, c'était Mignon ; car madame Crève-cœur la connaissait bien, et dans le plus profond de sa conscience il fallait bien qu'elle rendit justice à sa victime. Elle comprit qu'elle ne pouvait plus vivre ainsi, et, ayant prié son notaire, M. Renard, de venir la voir au plus tôt, elle fit un grand effort pour lui dire :

— Je me sens vaincue par le mal ; vous m'avez tous abandonnée ; je ne sais qu'un être au monde qui puisse encore avoir pitié de moi. Vous savez bien qui ; c'est ma belle-fille. S'il me restait un peu de fierté, je ne m'exposerais pas à cette humiliation ; mais dites-lui, hâtez-vous, je vous en prie, dites-lui que je suis mourante, abandonnée, et que mes enfants, ses sœurs, la demandent. Elle viendra, oui, je la connais, la pauvre enfant viendra secourir celle qui l'a chassée. Je ne veux plus qu'elle auprès de moi.

M. Renard la regardait en silence.

— Faut-il donc, se disait-il, que le malheur frappe pour que les yeux soient ouverts, pour que la lumière se fasse !

Et il avait presque pitié de cette femme arrogante qui suppliait aujourd'hui celle qu'elle avait brisée.

— Mais c'est une mission délicate que vous me donnez là, dit-il à la malade ; m'assurez-vous du moins que vous la traiterez avec égard et douceur, qu'aucune parole blessante ne sortira de votre bouche, et que ses petites sœurs seront remises à sa garde ? Il faut que vous me promettiez tout cela pour que j'aie le repos de cette pauvre enfant qui a tant souffert.

Allez vite, dit-elle, je promets tout ; mais je veux la voir ; le temps presse. J'ai de plus à lui faire un aveu qui l'intéresse.

M. Renard, en rentrant chez lui, trouva un mot de

Maurice de Terrenoire qui l'informait qu'il venait d'arriver et qu'il l'attendait à son hôtel. Après les premiers épanchements de l'amitié, leur conversation tomba sur Mignon.

— Je parlais précisément pour Saint-Germain, dit le notaire, voulez-vous me remplacer ? J'avais à faire à Mignon une proposition assez délicate, au sujet de laquelle elle voudra peut-être vous consulter, car l'affaire est grave.

Il expliqua alors à son ami l'état déplorable dans lequel était tombée madame Crève-cœur, et Maurice, après en avoir délibéré avec M. Renard, partit seul pour le couvent des Augustines.

Comme son cœur battait, quand il entra dans le parloir ! mais ses intentions étaient si droites et si généreuses, qu'il put tout dire sans crainte et sans embarras à madame Thérèse, la supérieure, qui le connaissait déjà bien par les confidences de M. Renard. Elle avait tant d'affection pour Mignon, qu'elle aimait déjà celui qui voulait être toute sa vie son appui et qui voulait remplacer son père.

— Madame, dit-il avec respect, vous savez déjà tout l'attachement que je porte à votre chère élève, à votre aimable Mignon. Son père, prévoyant sa fin prochaine et la laissant sans secours en ce monde, a mis sa confiance en moi, et j'ai gardé précieusement cette lettre que je vous prie de daigner lire, car elle explique ici ma présence ; elle me donne quelques titres à m'occuper de l'avenir de Mignon et à vous consulter, vous, madame, qui l'avez accueillie avec une bonté si maternelle.

— Monsieur Maurice, dit la supérieure, je connais votre admirable conduite. Je sais que c'est à votre générosité que Graziella doit la position heureuse qu'elle a trouvée ici près de Mignon. Qui ne vous entendrait avec intérêt ? Je n'avais pas besoin de connaître cette lettre pour savoir ce que vous valez ; cependant, puisque vous le voulez, je la lirai.

Cette lettre contenait seulement ces mots :

« Mon cher Maurice, je vous connais : si jeune encore, vous avez la sagesse et l'expérience de l'âge mûr. Vous avez un noble cœur, mon ami ; c'est à vous, c'est à votre cœur, que, sentant ma fin prochaine, je veux léguer mon trésor le plus cher, ma Thérèse bien-aimée. A vous le soin de son avenir. Si vous avez du penchant pour elle, si elle vous aime un jour, comme je l'ai quelquefois espéré, prenez-la pour femme ; vous avez mon consentement et mes vœux les plus chers. De la demeure qui m'attend bientôt, je voudrais voir réunis les deux êtres qui ont le mieux répondu à ma tendresse. Il me semble que je vivrai encore au milieu de vous. Mais je connais votre délicatesse ; vous ne vous ferez pas un titre de mes désirs pour contrarier sa volonté, si son indifférence ou un autre sentiment l'éloignent de vous ; et, si vous ne devenez pas son époux, vous serez toujours son père, son conseil, son appui. Vous me répondez devant Dieu de son avenir. Je vous remets avec cette lettre les titres qui assurent sa fortune ; je ne peux les déposer en meilleures mains. Quand à moi, je le sens, je n'ai plus qu'à mourir. Adieu, Maurice, mon sauveur, soyez heureux.

» AIMÉ CRÈVECŒUR. »

— Oui, dit la supérieure en regardant avec respect

cette lettre qui contenait les derniers vœux d'un mourant ; oui, vous êtes bien son père, vous êtes tout pour elle. C'est une bien digne et charmante créature, et que comptez-vous faire ?

— Mais, madame, puis-je vous entretenir de mes projets, l'austérité de votre vie me permet-elle de vous occuper de mes intérêts de cœur ?

— Parlez, parlez, dit la supérieure; ne dois-je pas suivre mes chères enfants jusqu'à leur entrée dans le monde ? Je ne les oublie pas quand elles sont parties, et elles ne m'oublient pas non plus ; et celles qui sont mariées viennent encore me voir avec leurs enfants.

— Eh bien ! puisque vous êtes si encourageante, madame, puisque vous répondez si bien à l'idée que je m'étais faite de votre noble caractère, c'est à vous, que je voudrais demander si Mignon a une vocation véritable et prononcée pour la vie religieuse.

— Je n'en crois rien, dit madame Thérèse ; en voici la première nouvelle : elle a une douce piété, je le sais, mais je n'ai remarqué en elle ni exaltation ni ascétisme. Nous n'encourageons pas d'ailleurs ces penchants ; il faut qu'une vocation soit bien prononcée pour nous inspirer confiance. De jeunes têtes pourraient facilement se tromper sur leurs sentiments, et ce serait un grand malheur. Notre devoir est de les éclairer, et de modérer leur zèle. Mais que ne la faisons-nous venir ? il faut bien qu'elle vous voie.

Elle envoya donc chercher Mignon. Et lequel fut le plus ému de ces deux êtres qui éprouvaient peut-être le même sentiment, mais qui par des motifs bien différents voulaient le cacher au plus profond de leur cœur ?

— Chère Mignon, dit la supérieure, voici le protecteur, l'ami dévoué que votre père vous a laissés ; ce sera pour vous un second père.

Mignon, toute tremblante, tendit la main à Maurice.

— Je sais tout ce que je lui dois, dit-elle, je ne ferai rien sans sa volonté. Mon père me l'a ordonné à ses derniers moments.

— Mademoiselle, dit Maurice en gardant sa main dans les siennes, ou plutôt chère Mignon, si vous me permettez de vous donner aussi ce nom d'amitié, j'ai bien regretté d'être retenu si longtemps hors de France, et de n'avoir pu vous entourer de plus de soins ; je sais que j'ai été bien remplacé par la douce mère que vous avez trouvée ici ; mais vous ne pourrez sans doute pas y rester toujours, et je voudrais vous consulter...

— Maurice, dit Mignon en l'interrompant et en prenant avec empressement la main de la supérieure, vous ne pouvez trouver pour moi un meilleur asile ; je vous en ai remercié bien souvent du fond du cœur. Je n'ai rien à faire dans le monde, je vous l'ai dit. Tout ce que j'en ai vu m'en éloigne ; c'est ici que je trouverai la paix. Oh ! madame, gardez-moi près de vous, je tâcherai de me rendre utile.

— Mon enfant, dit la supérieure, on ne prend pas si vite une grave résolution. Vous êtes faite pour le monde. Il faut avoir le courage d'y paraître. Nous reparlerons à loisir de tout cela.

— Oui, c'est ici que je voudrais vivre, dit Mignon, si vous me le permettez, vous, Maurice, auquel mon père m'a recommandé d'obéir comme à lui-même.

— Eh bien ! dit Maurice, ce que je vous demande,

chère Mignon, c'est de ne rien précipiter. Du reste, vous aurez toute votre liberté. Je ne vous parle pas aujourd'hui de Graziella ; je sais tout ce que vous avez fait pour elle. Que seraient mes remerciements ? votre récompense est dans votre cœur. Mais c'est encore à votre cœur que je vais m'adresser. Je suis chargé d'une mission pénible. Je sais tout ce que votre belle-mère vous a fait souffrir. Eh bien, maintenant elle est accablée par le malheur et par la maladie ; abandonnée de ses amis, elle n'a aucune confiance en ceux qui l'entourent ; mais elle vous connaît bien, elle vous implore. J'ose à peine vous le dire, c'est vous, Mignon, qu'elle veut à son chevet, c'est de vous seule qu'elle veut recevoir des soins ; elle vous attend. Vous sentirez-vous ce courage ?

— Oh ! oui, dit Mignon sans hésiter, oui je l'aurai ; aucune parole amère ne sortira de mes lèvres. Laissez-moi partir, je vous le demande à vous deux qui pouvez disposer de moi, à vous, ma mère d'adoption, à vous, Maurice, qui êtes ici comme mon père. Oui, mon bon père m'approuverait, je le sens, j'entends sa voix ; laissez-moi remplir ce devoir. Heureux qui peut rendre un peu de bien pour le mal ! Je vais donc revoir mes pauvres petites sœurs ! C'est peut-être Dieu qui m'envoie dans cette maison.

Et elle tendit la main à Maurice.

Qu'elle était touchante, Mignon, avec ce feu de la charité qui illuminait son regard ! qu'elle était belle ! mais de cette beauté de l'âme qui transfigure et fait oublier tout le reste ; on ne voyait plus que l'ange de bonté. Maurice était comme ébloui de cette lumière ; il restait en extase, et ne pouvait parler.

— Écoutez les bons instincts de votre cœur, chère, bien chère enfant, dit la supérieure après un silence, et, si M. Maurice est de cet avis, c'est moi qui vous accompagnerai.

— Quel cœur ! dit Maurice à voix basse en gardant la main de Mignon dans les siennes, Mignon, merci ! Je vous avais devinée ; vous serez encore le bon ange dans la maison de votre père ; mais surtout ménagez-vous, ne faites pas plus que vos forces ne le permettent.

Et il la quitta en demandant la permission d'aller la voir chez sa belle-mère.

La supérieure et la jeune fille furent introduites vers le soir dans la chambre de la malade. Elles entrèrent avec précaution ; une veilleuse jetait sa douteuse et mourante lumière, tout était dans le plus grand désordre. Comme Mignon avait le cœur serré !

Madame Crève-cœur était assoupie, et les deux visiteuses prirent place silencieusement à son chevet. Quand elle ouvrit les yeux, elle fut frappée du costume noir de la religieuse. Sa tête affaiblie crut voir un spectre lui apparaître.

— Grâce ! pitié ! s'écria-t-elle. Je suis assez punie.

— Madame, dit la supérieure, c'est Mignon, c'est votre belle-fille que vous avez demandée, et qui vient de tout son cœur, comme une enfant soumise, vous entourer de ses soins.

Madame Crève-cœur parut se ranimer, et, joignant les mains :

— Thérèse, dit-elle, tu es un ange ! Oh ! n'aie pas peur de moi, viens plus près, viens ! Je suis sauvée si tu ne me quittes pas ; Dieu ne voudra pas me frapper tant que tu tiendras ma main. Je savais bien que tu

viendrais, va, je le savais. Mais, ajouta-t-elle avec un effort, tu ne peux plus m'aimer, je le sais bien aussi; tu ne veux même plus l'appeler Thérèse, tu l'appelles Mignon, sans doute pour oublier ta vie passée. Mais moi, Mignon, je ne suis plus ta belle-mère, je ne commande plus. Je suis une pauvre malade qui n'a plus d'espérance qu'en toi. Mes forces s'épuisent. Pendant que je puis encore parler, et en présence de madame, j'ai une prière, une dernière prière à te faire; il faut écouter les mourants.

— Parlez, ma mère, dit Mignon. Je suis venue pour vous porter secours, et non pour vous faire de la peine.

— Eh bien, dit la malade avec effort, promets-moi, promets-moi que tu me pardonneras et que tu aimeras mes enfants.

— Ce sont mes sœurs, dit Mignon; je les aime toujours; et tout le reste, je l'ai oublié.

La supérieure se retira en embrassant sa chère élève, en lui faisant bien des recommandations, et Mignon, commençant ses fonctions de garde-malade, veilla avec sollicitude. Bientôt la maison prit un autre aspect. Le calme fait naître le calme; elle commandait avec douceur, et les domestiques, captivés par cette voix qui ressemblait à une prière, obéissaient avec empressement.

Mignon avait embrassé avec bonheur ses petites sœurs, dont elle avait été si longtemps séparée. Elles avaient bien oublié ses leçons et étaient un peu retombées dans leur état sauvage; mais ses soins de mère apportèrent un prompt changement. Cependant, pour simplifier la maison, elle se concerta avec M. Renard et la supérieure, qui venaient souvent la voir, et, comme madame Crève-cœur n'était plus en état d'être consultée, il fut décidé que les deux aînées seraient conduites au couvent des Augustines, et qu'elle garderait les deux petites sous sa surveillance.

Madame Crève-cœur s'affaiblissait de plus en plus. Ce caractère fongueux était dompté par la douleur. Elle obéissait comme un enfant. Quand elle se trouvait moins mal, Mignon lui faisait quelques lectures des plus belles pages de l'*Imitation*.

— C'est bien beau, disait la malade, comme étonnée de la grandeur de ces idées. — C'est bien beau! lis encore, Mignon, je t'en prie, ta voix me fait du bien. — Il y a donc un Dieu qui pardonne au repentir? — Mon enfant, depuis quelques jours je pense. — Pourrai-je jamais me réconcilier avec Dieu? — J'ai besoin qu'un prêtre daigne m'entendre; mais avant, Mignon, je ne sais s'il me reste la force de te le dire. J'ai encore une confidence à te faire.

— Dites, ma mère, dit Mignon; vous savez que j'ai tout oublié.

— As-tu aussi oublié une lettre? Mais non, je ne puis achever...

— Parlez, parlez vite, ma mère, dit Mignon, cela vous fera du bien.

— As-tu oublié, continua madame Crève-cœur avec effort; as-tu oublié aussi une lettre imprimée annonçant un mariage, une lettre de part qui s'est trouvée un jour sous tes yeux? — Eh bien, j'ai su depuis, j'ai

su que c'était une fausse nouvelle. Mais toi, Mignon, le sais-tu? Sais-tu que Maurice de Terrenoire n'est pas marié? Tu étais trop fière sûrement pour t'en informer. Sais-tu encore...

Elle s'arrêta épuisée de cet aveu qui lui coûtait tant d'efforts; mais Mignon n'aurait pas pu en entendre plus; elle était elle-même tout ébranlée d'une nouvelle qui pouvait apporter un si grand changement dans ses résolutions, et elle ressentait peut-être plus de joie par ces seules paroles qu'elle n'avait enduré de souffrances depuis la mort de son père.

— Sais-tu encore qu'il t'aime, reprit plus bas madame Crève-cœur après un long silence; oui, il t'aime, je le sais, moi, et depuis longtemps; et ta grande fortune seulement est la cause du silence qu'il a gardé.

Je sais tout cela moi, Mignon. Et combien de fois ai-je voulu te le dire depuis que tu me gardes comme une fille dévouée! Va, je suis bien changée; je me sens déjà soulagée par cet aveu. Je voudrais te savoir heureuse. Et... tiens ce portrait! que de fois je l'ai tenu dans ma main pour te le rendre, car il est bien à toi! Je ne sais quelle fausse honte me retenait. Mais bientôt je vais paraître devant celui qui connaît toutes les actions. Si tu me pardonnes, il me pardonnera aussi.

— Tu ne dis rien, Mignon. Si tu voulais seulement me dire une bonne parole...

Mais Mignon ne pouvait rien dire! Elle admirait en silence que sa plus douce consolation lui venait de celle qui l'avait fait le plus souffrir, et elle se souvenait de ces paroles qu'elle avait lues le matin dans la Bible: « *Le miel s'est trouvé dans la gueule du lion.* »

— Je vous promets, dit enfin Mignon en recevant le portrait de Maurice, je vous promets, ma mère, que vos enfants seront les nôtres.

— Cher ange sauveur, tu m'as devinée, dit la malade épuisée. C'est ce que j'attendais de deux cœurs comme les vôtres; oui, je pourrai mourir...

— Non, dit Mignon; vous vivrez pour aimer ces chers enfants avec nous; mais maintenant il faut vous calmer.

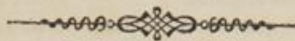
Et elle disposa tout pour la nuit qui commençait. Son service était doux et reposant. Elle parlait bas, marchait avec précaution, n'occupait pas d'elle, et ne laissait sentir sa présence que quand elle était nécessaire.

Madame Crève-cœur était anéantie des fatigues de cette scène; mais en même temps sa conscience était allégée par l'aveu de la vérité qui demande tôt ou tard à se faire jour. La nuit fut un peu meilleure; des soins assidus la ramenèrent lentement à la vie. Nous avons vu l'égoïsme qui tue, *voici venir l'amour qui sauve!*

Mignon, malgré ses veilles prolongées, gardait, comme la femme forte, un visage serein. Elle écrivait quelquefois à sa chère Graziella; elle vivait du passé et de l'avenir. Elle avait peut-être au fond de son cœur une joie secrète qui compensait et au delà toutes ses fatigues.

J.-T. DE SAINT-GERMAIN.

(La suite au prochain numéro.)



POÉSIE.

A ma Mère.

POUR L'ANNIVERSAIRE DE SA NAISSANCE.

Le 16 février 1858.

O ma mère et ma nourrice !
Toi dont l'âme protectrice
Me fit des jours composés
Avec un bonheur si rare,
Et qui ne me fus avare
Ni de lait, ni de baisers !

Je t'adore, sois bénie !
Tu berças dans l'harmonie
Mon esprit aventureux,
Et loin du railleur frivole
Mon ode aux astres s'envole :
Sois fière, je suis heureux.

J'ai vaincu l'ombre et le doute.
Qu'importe si l'on écoute
Avec dédain trop souvent
Ma voix par les pleurs voilée,
Quand sur ma lyre étoilée
Tu te penches en rêvant !

Vā, je verrai sans envie
Que le destin de ma vie
N'ait pas pu se marier
Aux fortunes éclatantes,
Pourvu que tu te contentes
D'un petit brian de laurier.

Théodore de BANVILLE.

LE RAMONEUR.

Mes enfants, vous savez quand la soirée arrive,
J'aime à me promener sur l'une et l'autre rive ;
J'aime surtout à voir du haut du parapet
Du flux et du reflux le magnifique effet.
Un de ces soirs brûlants où, comme à l'ordinaire,
Je suivais fixement le cours de la rivière,
Et le doux mouvement d'un élégant bateau
Qui laissait en glissant un long sillon sur l'eau,
Une petite main, chancelante, incertaine,
Agile mon habit et lentement l'entraîne.
Je me tourne, et je vois un petit ramoneur
Dont les traits tout noircis étaient pleins de douceur ;
Et, grâce à ses haillons, sa suie et sa misère,
J'excusai sa demande un peu trop familière.
« Un petit sou, Monsieur, et vous serez béni.
— Un sou ? tiens, le voilà. — Merci, Monsieur, merci ! »
Et puis, tout en faisant son humble révérence,
Il s'éloigne en chantant et sautant en cadence ;
Il marche à reculons, il tourne, il disparaît,
Et je n'y pensais plus... Bientôt il reparait !
Te voilà donc encore ? — Oui, Monsieur. — Pourquoi faire ?
Tu veux un autre sou ? — Non, Monsieur, au contraire.
— Au contraire, et comment ? — Vous avez fait erreur,
Au lieu d'un petit sou, donné de si bon cœur,
Vous m'avez, voyez-là, fait don d'une autre pièce.
A vous la rapporter, bon Monsieur, je m'empresse.
— C'est bien, pauvre petit, c'est bien, mon brave enfant,
Oh ! c'est très bien, très bien ! et je t'en fais présent ;
Tu peux en disposer au gré de ton envie. »
Il ouvrit ses grands yeux, et vraiment de la vie
Je n'ai vu, mes amis, un semblable bonheur.
D'un trésor, il semblait être le possesseur !
Il fit à sa façon des sauts tout pleins d'adresse,
Et mille tours charmants de force et de souplesse.
Je l'allais oublier... Au bout de quelques jours
Sur le pont il m'aborde, après quelque détours :
Bonjour, mon bon Monsieur. — Bonjour, lui répondis-je,
Ce salut, c'est un sou ?... je comprends, mais j'exige
Que de ta pièce avant tu me dises l'emploi.
L'enfant rougit alors. — Est-ce un secret pour moi ?

— Un secret ? non, Monsieur, mais de parler je n'ose.
— Et pourquoi ? — Je ne sais. — Serait-ce quelque chose ?...
— Dieu m'en garde, Monsieur ? Oh ! le mal, je le hais,
Et dans mon jeune cœur il n'entrera jamais !
J'ai ma petite croix qui toujours bien m'inspire...
Vous voulez le savoir ? je m'en vais vous le dire :
Ils étaient bien à moi, mes chers quarante sous ;
J'en pouvais disposer à mon gré, d'après vous.
Je rentrais au logis, il était bien huit heures ;
Trois petits ramoneurs regagnaient leurs demeures,
Tous pauvres comme moi, comme moi montagnards,
N'ayant pu dans le jour ramasser quelques liards,
Sans pain, sans logement ; car notre pauvre paille
Nous coûte un sou par nuit, quelque peu qu'elle vaille.
Ils pleuraient près de moi : je ne pouvais près d'eux,
Riche de votre don, rester tout seul heureux.
Je partageai mes sous, je payai leurs couchettes,
Je payai même encor quelques petites dettes,
Et nous eûmes du pain pour vivre quelques jours,
En attendant de Dieu quelques nouveaux secours.
Oh ! ne me blâmez pas ! partager ce qu'on gagne,
C'est le devoir sacré des fils de la montagne !
— Je ne te blâme point, bien s'en faut, digne enfant ;
J'admire de ton cœur le charitable élan,
Et, pour récompenser cette amour fraternelle,
Il m'est doux de t'offrir une somme nouvelle.
Je lui donnai cinq francs. Jugez de son bonheur :
Il crut du monde entier être le possesseur ;
Il me bénit cent fois. Je le perdis de vue.
Un mois s'était passé depuis cette entrevue ;
Un jour que je longeais mon trottoir favori,
Je vis venir vers moi, devinez ? voyons ? qui ?
— Le petit ramoneur. — Tout justement, lui-même.
Il était rayonnant, et d'une joie extrême :
— Je viens vous dire adieu, nous allons au pays,
Nous allons embrasser nos parents, nos amis,
Et revoir le clocher et la pauvre chaumière,
Et surtout la montagne, à notre cœur si chère !
Adieu, Monsieur, adieu, je n'oublierai jamais
Ni vos bontés pour moi, ni vos nombreux bienfaits.
— Attends-donc, mon enfant, qu'est-ce donc qui te presse ?
A toi, tu le sais bien, je tiens, je m'intéresse.
Et pour faire ta route, où sont donc tes moyens ?
— Là-haut, aux mains de Dieu, d'où viennent tous les biens
— Mais encore qu'as-tu ? — Rien, Monsieur. — Sois sincère,
Et tes derniers cinq francs ! — Ils sont bien loin derrière !
Le lendemain, Monsieur, ils n'étaient plus à moi.
C'est qu'il était bien mal et donnait de l'effroi,
Ce pauvre vieux Ramond qui nous tient lieu de père.
Notre bon vieux Ramond est un octogénaire
Doat les sages conseils, les avis vertueux
Nous préservent du mal et des vices affreux.
C'est lui qui, tous les ans, nous mène et nous ramène.
Il fut en grand danger durant une semaine ;
Nuit et jour, près de lui, nous étions pleins de soins,
Et mon petit trésor pourvut à ses besoins.
Grâce au ciel, le voilà bien portant et valide ;
Nous partons tous demain, et c'est lui qui nous guide.
Nous passerons le pont galment au point du jour,
Et si vous étiez là, je vous dirais bonjour !
— Je suis content de toi, brave enfant, je t'admire ;
Prends d'abord cet argent, cela doit te suffire,
A ton pays natal va dire tes adieux,
Parcours de tes rochers les sentiers tortueux ;
Va revoir ton chalet, et l'église, et ta mère ;
Et reviens près de moi... Le reste est mon affaire ;
Sois tranquille à présent sur ton sort à venir.

Ce pauvre enfant ému fut ivre de plaisir.
Il embrasse mes mains, il pleure d'allégresse,
Et j'ai de son retour, vous pensez, la promesse.
Je l'attends dans trois mois ; j'en fais un serviteur
Qui sera, c'est certain, un sujet plein d'honneur.
Quand, si jeune et si probe, on a tant de mérite,
On change rarement de mœurs et de conduite.
Cet enfant finira comme il a commencé :
Son avenir est sûr après un tel passé,

J.-P. WORMS.

Courrier de Paris.

Jules Sandeau, l'académicien récemment élu, s'écriait, il y a quelques années, dans un accès de désespoir occasionné par la première représentation d'une pièce malencontreuse : « Il est donc bien difficile de ne pas faire une comédie en cinq actes ! »

Hélas ! que dirait-il aujourd'hui que les comédies en cinq actes surgissent de tous côtés, non-seulement dans les théâtres de Paris consacrés spécialement à ce genre de divertissement, le Théâtre-Français et l'Odéon, mais encore dans les théâtres de vaudeville, dans les théâtres de province et aussi dans les salons, ni plus ni moins que les opéras, ainsi que je vous le disais dans mon dernier Courrier.

On ne peut se faire une idée du nombre de comédies en cinq actes qui se promènent chaque jour sous le bras de leurs auteurs, cherchant des lecteurs, des comités, des auditeurs, des directeurs et des acteurs ; je ne parle pas de M. Nonguier père et de vingt autres qui ont depuis trente ans contracté la douce habitude d'avoir chaque année une comédie en cinq actes et en vers refusée au Théâtre-Français et à l'Odéon, ou parfois représentée dans les salles de spectacle de Passy ou même des Batignolles.

Mais voyez seulement ce qui se produit en ce moment parmi les auteurs qui jouissent d'une notoriété littéraire : il ne se passe guère de jour que vous ne lisiez dans les feuilles spécialement consacrées à l'art dramatique et même dans les grands journaux : M. Théodore Barrière vient de mettre la dernière main à une comédie en cinq actes ; — de son côté, M. Capendu termine en ce moment une comédie en cinq actes ; — M. Edmond About tient toutes prêtes deux comédies en cinq actes et achève un drame non moins en cinq actes. Ce qui n'empêche pas de donner cette semaine au Théâtre-Français le *Retour du mari*, comédie en quatre actes de M. Mario Uehard, et de répéter activement les *Doigts de fée*, comédie en cinq actes de MM. Scribe et Ernest Legouvé.

Ou je me trompe bien ou M. Ponsard doit écrire en ce moment une comédie en cinq actes, et je serais vraiment désolé que M. Octave Feuillet ne songeât point à nous donner bientôt un pendant à *Dalila*, en cinq actes au moins.

La comédie de M. Louis Bouilhet, la *Fille naturelle*, qui, après avoir erré de la Porte-Saint-Martin au Gymnase, est revenue à l'Odéon, son véritable théâtre, est aussi en cinq actes ; la pièce à laquelle travaille Léon Gozlan ne peut manquer d'être en cinq actes, et l'on sait que le nouveau drame que M. Félicien Mallefille vient de faire recevoir à la Porte-Saint-Martin a cinq actes, de même que le *Faust* de M. Dennery et la *Renaudie*, de MM. Devicque et Crisafully, ouvrages destinés à succéder à la *Moresque* et à la reprise de *Don César de Bazan*. Enfin, je sais de source certaine, que Paul Féval a pour le moins deux pièces en cinq actes en portefeuille.

Ce que voyant M. Alexandre Dumas père, qui s'était avisé lui aussi de composer une pièce en cinq actes, intitulée *l'Orpheline*, il s'en est allé la faire jouer à l'autre bout de la France sur le théâtre de Marseille. Ne voulant point être réduit à en confier l'exécution à des acteurs amateurs entre les quatre paravents d'un salon, ou à fonder un théâtre tout exprès pour la monter, il s'est résigné à en offrir la primeur aux dilettanti de la Carnébière. Tout Marseille a été mis en émoi par l'arrivée du célèbre écrivain qui a tenu à diriger lui-même la mise en scène et les répétitions. Et comme si ce n'était pas assez déjà de cet événement pour provoquer l'enthousiasme des populations, le prodigieux dramaturge s'est empressé en mettant le pied dans la ville fondée par les Phocéens, de s'acheter un petit navire, qu'il a nommé le *Monte-Cristo*, et sur lequel il va faire tous les jours des promenades en pleine Méditerranée, accom-

pagné des artistes chargés des principaux rôles de sa pièce, à qui il raconte les mille et une histoires et anecdotes qu'il conte si bien.

En attendant la réalisation de toutes ces belles promesses pour l'avenir, le présent ne me donne pas le moindre petit vaudeville à mettre sous la dent ; car il ne me sera permis de vous parler que dans mon prochain Courrier du *Pamphlétaire* de M. André Thomas, qui se joue ce soir au Vaudeville, et du *Retour du mari*, qui se jouera dans deux jours au Théâtre-Français.

En fait d'art dramatique, je n'ai sous la main pour le moment qu'une galerie de portraits d'acteurs et d'actrices merveilleusement photographiés par M. E. Defonds, un artiste qui ne se borne pas, comme un grand nombre de ses confrères, à être un praticien habile, à connaître toutes les ressources chimiques et physiques de l'héliographie, mais qui est encore et surtout un peintre distingué. Elève de Paul Delaroche, auteur de plusieurs toiles remarquées à diverses expositions de peinture, M. Defonds possède admirablement l'art de placer un modèle dans les conditions les plus favorables à sa physionomie, au caractère particulier de son visage et de son attitude. Il sait reproduire l'original sans donner au portrait cette roideur, cette rigidité froide et presque inanimée qui ont fait dire à des vaudevillistes que le *daguerréotype enlaidit la beauté*. Dans ses portraits on retrouve toute l'élégance, tout l'esprit, toute la grâce personnelle du modèle, la vérité, sinon flattée au moins bienveillante pour ainsi dire de la physionomie.

Julien LEMER.

MANUEL PRATIQUE POUR LA PREMIÈRE COMMUNION ET LA CONFIRMATION, par Henri Congnet, chanoine de Soissons ; quatrième édition, Parmantier, libraire-éditeur, passage Delorme, 30 et 32, et Périsse frères, rue Saint-Sulpice, 38.

La quatrième édition de cet ouvrage, publié avec l'approbation de Monseigneur l'évêque de Soissons et de Laon, a été revue par l'auteur avec un soin qui justifie pleinement l'accueil empressé qui lui a été fait dans les familles, comme parmi les membres du clergé.

Plus de vingt mille exemplaires des éditions précédentes avaient été vendues dans le seul diocèse de Soissons. Cette nouvelle édition est augmentée de plus de cent cinquante chapitres, où, sous le titre de *Lectures quotidiennes*, l'auteur donne la suite et l'enchaînement de toutes les vérités fondamentales de la religion, les preuves de la divinité de J.-C., les préceptes les plus purs et les plus élevés de la morale évangélique, et les lois d'après lesquelles il faut se conduire pour s'approcher de plus en plus de la perfection. Sous le titre modeste de *Manuel pour préparer à la première communion*, ce livre pourrait être un guide sûr pour toute la vie du chrétien ; et l'enfant qui l'aurait étudié avec fruit et qui en suivrait fidèlement les salutaires enseignements, serait assuré non-seulement d'accomplir dignement ce grand acte de la première communion, mais encore de ne s'écarter jamais des règles de la morale et de la vertu.

Pour rendre plus facile la tâche des enfants auxquels il s'adresse, l'auteur, en même temps qu'il leur indique les dangers et les écueils qu'il faut éviter, leur met devant les yeux des exemples édifiants qui doivent exciter en eux la louable et ardente émulation du bien.

Ce petit volume, complété par l'exercice du Chemin de la croix, les mystères du Rosaire, des prières diverses, les vêpres de la sainte Vierge et celles de l'Immaculée conception, est, nous le répétons, un véritable manuel de piété, que nous ne saurions trop recommander aux parents dont les enfants se préparent à la première Communion.

Ad. GOUBAUD, directeur-gérant.